

---

# *La nièce de l'imam de* **Mandé Alpha Diarra ou le récit dramatique d'une crise familiale**

---

***La nièce de l'imam* by Mandé Alpha Diarra:  
the Dramatic Story of a family Crisis**

---

KONE DIAKARIDIA

*Université Alassane Ouattara, Bouaké*

Cet article se propose d'examiner une famille romanesque dans un contexte... postmoderne. Il s'agit de celle du père Bilaÿ dans *La nièce de l'imam* de l'écrivain malien Mandé Alpha Diarra. Avec l'arrivée de Titi à Missiran, la capitale de Farafina, débute une grave crise familiale opposant le mari à ses quatre épouses, le père à son fils aîné, mais aussi les coépouses les unes aux autres. Désormais, complots, coups bas, maraboutages sont en compétition avec le narcissisme, l'égoïsme et l'égo-centrisme de ce père de famille dont les principales quêtes ont pour noms désir de paraître, culte du corps et du matériel. Bref, dans cet univers, la notion de « famille » perd ses précieux moyens de défense et d'illustration. On est bien là, en définitive, dans un roman social africain à forte tonalité dramatique et où les valeurs d'éthique et de cohésion familiale s'éclipsent au profit de nouvelles « valeurs » pourtant... inopérantes.

**Mots-clés :** famille ; père ; épouses ; fils ; coépouses ; crise familiale ; roman social.

This article attempts to examine a romantic family in a... postmodern context. It is the family of Father Bilaÿ in *La nièce de l'imam (The Imam's Niece)* by the Malian writer Mandé Alpha Diarra. With the arrival of Titi in Missiran, the capital of Farafina, there begins a serious family crisis, which opposes the husband to his four wives, the father to his eldest son, but also the different co-wives to each other. Henceforth, conspiracies, low blows and "maraboutages" compete with the narcissism, the selfishness and the egocentrism of this father of the family, whose main quests focus on his taste for parade, his worship of the body and his materialism. In short, within this universe, the notion of "family" loses its precious means of defense and illustration. We are definitely there, in the strong dramatic atmosphere of an African social novel, where the values of family cohesion and ethics are eclipsed by new, yet... inoperative "values".

**Keywords:** family; father; wives; sons; co-wives; family crisis; social novel.

## **Introduction**

**L**a mise en scène des différentes formes de tensions sociales entraîne le roman africain dans une voie encore plus inédite : la représentation des crises et des grandes sagas familiales. En effet, les romanciers, voulant désormais investir les familles en expérimentateurs sociaux, font de cet espace privé le lieu où se répercutent les grands enjeux politiques auxquels les

sociétés postcoloniales africaines sont désormais confrontées. L'une des implications visibles de cette réorientation thématique du roman est la montée en puissance d'un sujet individuel et narcissique.

Désormais, le principe d'écriture du roman africain est l'affirmation forte d'une conscience individuelle qui pose la question de son rapport à d'autres consciences. Les données économiques et sociologiques venant compliquer la relation intersubjective et enfermant les personnages dans des « constrictions » qui les mènent à une impasse. *La nièce de l'imam* de Mandé Alpha Diarra épouse amplement une telle réalité. Ce roman social fait de Titi – une très belle métisse – le sujet de la crise qui va déstabiliser la famille Bilaÿ de Missiran. Fortement épris de cette demoiselle qui vit pourtant déjà une passion amoureuse avec son propre fils Maki, ce père de famille ruse pour arriver à ses fins. Voulant rester en conformité avec les préceptes de l'islam selon lesquels le croyant musulman ne peut épouser qu'au maximum quatre femmes, il répudie Nah Fatima, la première de ses épouses. Tout cela dans une atmosphère de tensions sociales marquées par des conflits entre coépouses, des règlements de comptes entre dignitaires politiques et religieux, des scènes de barbaries, de viols et d'empoisonnements d'enfants.

Dans cette atmosphère dramatique, la notion de « famille », du moins la famille fictive représentée par Massa Makan Diabaté, devient un excellent sujet d'interrogations. Comment et pourquoi ce corps social est-il ébranlé dans ses fondements ?

L'analyse présente à l'évidence trois enjeux. Le premier, plus théorique, consiste à saper l'apparent équilibre lié à la notion même de famille dans la société contemporaine. Partant de cette réappropriation de la notion, et faisant le constat que, de nos jours, les concepts de communauté, de cohésion et de valeur, qui représentent les fondements de la famille, sont peu opérants, la contribution débouche alors sur l'examen de la famille romanesque de Bilaÿ dans le roman de Mandé Alpha Diarra. La dernière articulation est tendue vers l'étude de la logique de la représentation de cette entité en crise en montrant qu'elle constitue un prétexte d'écriture pour jeter un regard critique sur les sociétés postcoloniales ou postmodernes africaines.

## I. La notion de famille à « l'ère du vide<sup>1</sup> » : un corps social en crise

La notion de famille prise dans son sens le plus communément admis désigne dans toutes les sociétés humaines l'ensemble des personnes unies par un lien de parenté. Selon l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (*apud Les sociétés humaines et la famille*), elle est dotée d'un nom, d'un domicile, et crée entre ses membres une obligation de solidarité morale et matérielle (notamment entre époux, d'une part, et entre parents et enfants, d'autre part), censée les protéger et favoriser leur développement social, physique et affectif.

D'un point de vue islamique, la religion de référence des personnages de Mandé Alpha Diarra, la famille est une donnée fondamentale pour tout individu. Se référant au Verset six de la Sourate soixante-quatre<sup>2</sup>, le musulman en fait le pilier de la stabilité sociale. À travers la paix, l'amour et la stabilité qu'il a le devoir de lui offrir, l'homme musulman donne du sens à son existence et à celle des personnes dont il a la charge.

Cependant, à l'époque contemporaine ou, pour reprendre l'expression de Gilles Lipovetsky, à l'« ère du vide », les liens sociaux, s'effritent et se distendent, soumis qu'ils sont aux enjeux des intérêts du moment. Ils se font et se défont au gré des intérêts subjectifs et sont axés sur l'individu. La fonction d'un tel éclatement ne fait guère de doute. Parallèlement aux autres dispositifs personnalisés, la culture postmoderne devient un vecteur d'élargissement de l'individualisme, en diversifiant et en liquéfiant les possibilités de choix, en brouillant les repères. Elle agence une culture personnalisante ou sur mesure, permettant ainsi à l'atome social de s'émanciper du balisage communautaire. Une telle argumentation en faveur d'une société individualiste et...narcissique brise

<sup>1</sup> Nous empruntons cette expression à Gilles Lipovetsky (1983).

<sup>2</sup> « O vous qui avez cru ! Préservez vos personnes et vos familles d'un feu dont le combustible sera les gens et les pierres ».

les ressorts de la notion de « famille » : « [...] un individualisme pur se déploie, débarrassé des ultimes valeurs sociales et morales qui coexistaient encore avec le règne glorieux de l'homo oeconomicus, de la famille [...] la sphère privée elle-même change de sens, livrée qu'elle est aux seuls désirs changeants des individus » (Lipovetsky, 1983 : 71-72).

L'une des faces visibles de cet individualisme est la montée en puissance de la pulsion personnelle, de l'éphémère et de l'absence d'une organisation sociale homogène. Dans une communication qu'elles ont présentée lors du XXV<sup>ème</sup> Congrès international de la population tenue à Tours en 2005, portant sur le thème « Vers de nouveaux modèles familiaux en Afrique de l'Ouest », Thérèse Locoh et Myriam Mouvaghera-Sow font le deuil de la famille dans son acception traditionnelle en ces termes : « Mais la situation change rapidement. Les effets bénéfiques des changements sociaux qui ont, malgré tout, été acquis depuis l'Indépendance, mais aussi la crise économique récurrente qui affecte ces pays, sont indubitablement en train de changer en profondeur les modes de vie familiaux et, au premier chef, la constitution des unions, les comportements [...], les modes de vie quotidiens en famille » (2005 : 1).

À l'évidence, la notion de famille perd ses dernières illusions de « défense et d'illustration ». Désormais, c'est le règne d'un monde égocentrique soumis au principe du Moi et du matériel. Aussi, dans ce nouveau contexte, le roman africain surabonde en exemples de « familles » problématiques, voire en « nouvelles familles », pour reprendre les termes d'Armelle Oger (1993 : 213), où les intérêts individuels passent avant ceux de la collectivité, du groupe...

## II. La famille de Bilaï, une entité en crise

*La nièce de l'imam* peut valablement être lu comme un roman de crise familiale en ce sens que l'une des identités remarquables de sa narration est l'antagonisme existant entre plusieurs de ses protagonistes. Les relations humaines dans ce cadre familial sont fortement marquées du sceau de la tension. Du fait de sa polygamie, le schéma bipolaire classique opposant deux individus est abandonné au profit d'un autre qui met en scène une crise multipolaire représentée notamment par le fils Maki, la première épouse Nah Fatima, la deuxième Awa, la troisième Kadiatou et la quatrième Aminata. Au centre de cette crise familiale que nous nous proposons de passer en revue se trouve le personnage central du père Bilaï.

### *Bâh Bilaï/Maki*

La crise entre Bilaï et son fils débute au moment où le premier commence à s'intéresser à Titi, la charmante métisse amoureuse du second. Or, « les chansonniers de Missiran fredonnaient [déjà] que la belle Titi avait ramassé, dans le ruisseau de la folie, le cœur du fils aîné de Bilaï – [Maki]. » (13). Il n'en fallait pas plus pour que la relation entre le père et le fils, qui était déjà durement éprouvée à cause de leur mésentente, connaisse un nouveau rebondissement. Pour empêcher désormais Maki de voir ou même d'avoir un quelconque contact avec son amoureuse, Bilaï (le père), avec l'aide de ses amis, fait enfermer son fils à la prison centrale de Missiran avant de l'expédier « dans les mines de sel et de soufre du Nord » (136). Aveuglé par le désir de posséder la belle métisse, le père n'envisage, à aucun moment, de prendre en considération les nobles sentiments de son fils. Il offre l'image d'un être égoïste qui ne pense qu'à ramener tout à sa personne. Et le narrateur, comme pour garder une espèce de distance pudique entre les deux personnages, ne les met jamais directement en contact, l'un et l'autre exprimant leur amour par personne interposée. En dépit de cela, son allusion à son fils ne se manifeste qu'en termes d'injures et de menaces. Ainsi, par exemple, lorsqu'il apprend que ce dernier aurait eu des rapports intimes avec son amoureuse, sa réaction n'est rien de moins que celle d'un personnage jaloux qui a du mal à cacher ce sentiment : « Ah ! Quel dévergondage ! De mon temps, on attendait l'accord des parents avant de... » (17).

Ainsi, ils restent tous deux isolés dans leurs rêves et finissent par rompre définitivement. Cette rupture en rappelle une autre beaucoup plus dramatique : celle entre Bâh Bilaï et ses épouses.

*Bâh Bilayë/ Nah Fatima-Awa-Kadiatou-Aminata*

L'exploitation romanesque de la crise Bâh Bilayë/ Nah Fatima-Awa-Kadiatou-Aminata est d'autant plus importante qu'elle s'appuie sur une certaine prescription religieuse. En effet, selon l'islam, tout croyant musulman a le droit d'épouser quatre femmes, mais à condition de les traiter avec le même amour et la même équité. Alors, pour rester conforme aux recommandations du Saint Coran de ne pas dépasser le nombre de quatre épouses, Bilayë répudie Nah Fatima, sa première conjointe, en faisant ainsi de la « place » dans son foyer pour Titi, qu'il tentera de prendre en mariage par la suite. Cela sonne ainsi le glas du profond amour qui l'a lié à Nah Fatima depuis plusieurs dizaines d'années. Le narrateur décrit ce profond amour à travers une espèce de rétrospection, en ces termes :

La fillette aux jeunes seins pointus et arrogants admire avec fierté le jeu parfait des muscles souples. Il mérite bien son sobriquet de « Camalé Bilayë », Bilayë l'Apollon. Comment la lutte avait-elle pris fin ? Des images floues et rapides se téléscopent dans la tête de Fatima : la meute de leurs agresseurs en fuite, petits démons sautillant dans les buissons, le taureau beuglant à fendre l'âme et, à terre, Bilayë inanimé. Par ses pleurs et ses refus de manger tant que Camalé Bilayë était en danger, Fatima révéla aux anciens sa maturité. Le père Diallo décida alors la remontée vers les régions plus sèches de Bakounou du Sahel. Fatima versa ses premières larmes d'amour. (44-45)

Tout le chapitre II de la première partie intitulé « *Nah Fatima* » reste entièrement consacré à ce sujet. Cependant, avec l'arrivée de Titi à Missiran et son incapacité à épouser plus de quatre femmes, les choses se compliquent entre Bilayë et ses quatre épouses en général, mais singulièrement entre Bilayë et Nah Fatima. Le mari tient coûte que coûte à résoudre la terrible équation «  $4+1=4$  » (30), pour reprendre ses propres termes, faute de quoi son vœu est frappé du sceau de l'impossibilité.

Alors, pour arriver à ses fins, il commence par se montrer méconnaissable, désagréable et très violent à l'égard de sa première épouse : « Fatima avait compris que l'affaire de la métisse des Kaloo était la cause de l'irascibilité de Bilayë. Elle imaginait le drame intérieur qui devait déchirer son mari. Missiran entier attendait sa victoire ou sa chute. » (38).

Dans un article intitulé « Les fils textuels des violences familiales au Mali », Sébastien Le Potvin écrit que « [...] dans toutes les situations où la femme tente de préserver le bon ordre de la famille en s'opposant à son mari, elle est irrémédiablement battue, insultée et le plus souvent répudiée. Elle devient la figure du déshonneur (Le Potvin, 2008 : 5).

La bastonnade de Nah Fatima, comme une espèce d'élément déclencheur qui a pour conséquence d'attiser le feu qui couvait dans la famille, se répand sur les autres épouses. Désormais, complots, médisances, colportages, maraboutages...deviennent le lot quotidien de la famille la plus respectée de Missiran. D'ailleurs, dans une confidence qu'elle livre plus tard à l'ermite de la montagne, le sage Assan, Nah Fatima exprime clairement sa crainte quant à la suite des événements : « -Vénéré maître, chaque jour, la tragédie enfle dans la famille Bilayë. [...] mes coépouses et la famille en sortiront-elles indemnes ? » (62). Ce sentiment est bien légitime dans la mesure où, après avoir sapé les fondements et l'équilibre de sa famille à cause de son obstination à épouser une fille dont il pouvait pourtant se passer, Bilayë crée la rupture d'avec la gardienne de son foyer : Nah Fatima. Celle-ci, en dépit de la distance qui la sépare désormais de son époux, continue de prier pour que ce dernier retrouve toute sa lucidité, tant en ce qui concerne sa famille que sa gestion des affaires de Missiran : « Allah miséricordieux, purgez le cœur de Denw-Fa de la colère » (221) ou encore « - Denw-Fa, quitte vite Missiran. Seul contre tous, tu ne peux gagner » (221).

Cependant, dans son ultime désir de ramener son époux à la raison, elle perd la vie. La fin dramatique de cette femme n'altère pourtant en rien les désirs de Bilayë. Bien au contraire ! Et si Nah Fatima s'est montrée incapable de ramener son époux à la raison, ce n'est ni Awa ni Kadiatou encore moins Aminata qui aurait pu le réussir vu qu'elles non plus n'ont pas été épargnées par cette crise familiale.

### *La crise entre coépouses*

Dans le roman de Mandé Alpha Diarra, la crise entre coépouses atteint son point culminant dès lors que l'époux commun décide de s'intéresser à la belle Titi. À partir de cet instant, le manque de sérénité s'installe entre les coépouses. Ne voulant pas être la victime collatérale de cet amour « contre-nature » qui pourrait aboutir à un éventuel mariage, chacune d'elles cherche ses moyens de défense. Nah Fatima par exemple va prendre conseil chez Assan, le vieil ermite de la montagne. Quant à Kadiatou, c'est la demeure du féticheur Karamoko Fabou qui l'accueille. De là, elle revient avec un poison qui a des conséquences tragiques sur la famille. En effet, alors qu'elle devait utiliser ce poison dans le but d'éliminer physiquement Awa, sa coépouse, ce sont plutôt les enfants de cette dernière qui le consomment accidentellement pour ensuite en mourir. Bilaï est fortement meurtri : « [...] ivre de douleur, ne pouvant regarder les cadavres de ses enfants, rentra s'affaler en sanglots sur le lit. [...] Ses yeux se remplirent de larmes » (128-129). Pour éviter de subir la foudre d'un mari désespéré, Kadiatou et Aminata se sauvent.

Les conséquences de cette tentative d'assassinat dessinent bien le schéma du conflit qui oppose les coépouses : Awa s'unit à Nah Fatima pour combattre Kadiatou et Aminata : ce qui confirme une idée généralement répandue dans les foyers polygames et qui stipule que lorsque le mari possède quatre épouses, la première et la troisième s'unissent pour combattre la deuxième et la quatrième associées. Ou, comme pour le dire avec le narrateur, « la première femme s'allie à la troisième qui l'a vengée en détrônant la deuxième épouse qui est heureuse de voir la quatrième épouse rendre sa monnaie à la troisième. » (68).

Désormais, rixes et injures de toutes sortes meublent le quotidien de ces femmes pour lesquelles l'amour et le désir de rester dans le foyer conjugal deviennent l'objet d'une quête collective vécue sur le mode du conflit. La page 38 du roman offre un bel exemple à cet effet : « Depuis leur dispute, Aminata et Kadiatou n'appelaient plus Awa leur « sanan-mouso » (coépouse-enne-mie), que par le sobriquet d'experte en amour. » (38). Tout comme à la page 41 où « Awa, furieuse, bondit vers Kadiatou, qui déta la s'enfermer dans sa chambre tout en jurant : « Je vous ferai payer ça, pauvres broussardes. » (41). Dans son article, Sébastien Le Potvin tente d'expliquer les raisons de cette « bataille entre coépouses » : « Au mari « fou de colère » succèdent dans les violences familiales les épouses « folles de rage » qui, faute de pouvoir se retourner contre leur mari, déchargent leur agressivité à l'encontre des coépouses, des enfants ou des travailleurs domestiques » (Le Potvin, 2008 : 16).

De toute évidence, le roman de Mandé Alpha Diarra postule un trait de caractère de Bilaï, le chef de cette famille, que l'on tenterait de rattacher à quelque chose qui ressemble à de l'égoïsme, de l'individualisme, voire... du narcissisme... et qui sont quelques traits caractéristiques d'un certain postmodernisme littéraire.

### **III. Bilaï, un père de famille en contexte postmoderne : une figure en crise**

Dans son analyse de la distinction et de la lutte de Soi contre soi chez le philosophe Jean-Paul Sartre, Bernard Lahire écrit que la différenciation [de soi] « s'éprouve sur le mode de l'égaré, de la faute, du péché, de la défaillance ou de la chute personnels » (Lahire, 2004 : 68). De toute évidence, le spécieux de ces propos relève une socialité nouvelle de l'individu en contexte... postmoderne. De là, sans doute, une première distance par rapport à la notion de « famille ». Dans la même perspective, Adama Coulibaly, analysant la problématique de l'individualisation chez le philosophe Gilles Lipovetsky pour tenter d'établir et de définir le sujet postmoderne dans le roman africain postcolonial, conclut que celui-ci marque une différence pertinente, sinon une rupture entre l'individualisme moderne et l'individualisme postmoderne. Pour lui, « [...] alors qu'avec le modernisme, le plus haut point de l'individualisme fut le romantisme et une perspective téléologique, le procès d'individualisation n'est point dirigé vers la quête d'une essence. Il n'y en a pas. Cet individualisme est plutôt la célébration du Moi au détriment de toute forme d'intérêt » (Coulibaly, 2011 : 214).

Une telle appréhension qui loge le sujet postmoderne dans une société de la persuasion, de l'extériorité ou de l'image, fragilise, à l'évidence, la notion de famille. Se construisant désormais sur les paradigmes de l'autodétermination, de l'autosatisfaction, de l'autocélébration., la « nouvelle famille » s'enferme dans une utopie négative, voire, une impureté sociologique qui fait désormais d'elle une entité en crise. Tel un effet de contagion, tous les autres membres qui la composent deviennent eux aussi des sujets fragiles : « La famille est devenue un espace privé dans lequel les liens de dépendance entre les générations et les individus diminuent au profit d'une plus grande qualité des relations interpersonnelles » (Latchoumann ; Malbert, 2007 : 6).

Bilayï incarne bien ce type de personnage. Sa « descente aux enfers » commence avec la venue de la belle Titi à Missiran. Dès cet instant, il entre dans une sphère de jeux d'influence et de séduction où la duplicité, les logiques de manipulation et l'impudeur sont les maîtres mots. Sa nouvelle image s'accompagne d'une certaine gaucherie dans ses relations avec ses quatre épouses. Il devient subitement irascible, violent et méconnaissable pour elles. Or, celles-ci ressentent toujours de l'affection et de la tendresse pour lui, mais elles sont toutes déçues par la nouveauté des situations auxquelles elles n'étaient pas préparées.

Avec Nah Fatima par exemple, la première qu'il répudie pour pouvoir épouser Titi, la complicité affective disparaît alors que leur amour, déjà très ancien, suppose une parfaite entente. L'on fait ici allusion aux méchancetés proférées par Bilayï à l'encontre de cette dernière en ces termes : « Ta mauvaise grande gueule, « vieille vipère, « vieille sorcière » (39). Une telle dégradation de l'image du père de famille est renforcée par ses accointances avec le pouvoir politique à Missiran dont il est le principal bailleur de fonds de l'État.

Sur le plan de la morale et suivant les prescriptions coraniques<sup>3</sup>, tout laisse croire que ses amis et lui ne sont pas des exemples de père de famille à suivre. En témoignent leurs penchants effrénés pour la boisson et la pornographie : « A l'arrivée du maître de Missiran, les réjouissances battaient déjà leur plein. Le champagne, le whisky et la vodka coulaient à flots. Le premier film porno terminé, Bakary choisit une deuxième cassette des rayons de son « Éden Vidéo Club » privé. Une scène de partouze envahit le petit écran. « Ah les plaisirs terrestres ! Malheureux ceux qui sont morts ! » (Diarra, 1994 : 160).

À l'analyse, le père Bilayï s'épuise dans une exacerbation de son être, de son « pouvoir » et de tout ce qui touche à sa libido. Gourou de la place publique, il devient alors le sujet de la surface, un consommateur d'interdit, un vulgaire père de famille. Un tel épuisement moral est renforcé par le désir d'avoir des rapports intimes avec Titi qui a pourtant déjà partagé le lit de son fils Maki : « Ce petit salaud a couché avec ma femme pendant neuf bons mois. [...] L'inceste est le fondement de la famille. » (163). Ce qui débouche logiquement sur un sujet insaisissable, creux, une entité plus difficile à satisfaire car toujours projetée vers des désirs primaires : le plaisir charnel et l'argent.

Dans son ouvrage intitulé *Le coût humain de la mondialisation*, Zygmunt Baumann montre que la société postmoderne se réfugie dans le désir, là où Gilles Lipovetsky parle de « L'ère du vide ». En mettant en place dans le dispositif scriptural, un père de famille suivant ces différents traits, on peut postuler que Mandé Alpha Diarra innove, d'où l'idée qu'il installe son personnage dans une logique dialectale d'« intronisation/détronation » (Coulibaly, 2007 : 400), chère à l'esthétique postmoderne. C'est un procédé à travers lequel l'écrivain donne l'impression de mettre en vedette une *valeur* pour ensuite l'avilir, la dénaturer ou la mettre à mal.

Mandé Alpha Diarra donne l'occasion de lire une telle « polémique » (Paré, 1997 : 98) à travers Bokano dont les portraits moraux sont profondément éclaboussés par ses actes. Le procédé repose essentiellement sur l'ambivalence des images telle que définie par Mikhaïl Bakhtine : « Elles

<sup>3</sup> En Islam, maintenir les liens de parenté entre les membres d'une même famille est très important. Il est demandé aux musulmans de faire preuve de gentillesse et de générosité envers les membres les plus proches comme envers ceux qui le sont moins, qu'ils soient musulmans ou non. Allah le Tout-Puissant donne une telle importance au maintien de ces relations, que celui qui rompt le lien avec sa famille, Allah rompra le lien qui l'unit à lui. Dans le Noble Coran il est dit que celui qui rompt les liens familiaux sera maudit.

sont toujours doubles réunissant les deux pôles du changement et de la crise : la naissance et la mort [...] la bénédiction et la malédiction [...] la louange et l'injure, la jeunesse et la décrépitude, le haut et le bas, la face et le dos, la sottise et la sagesse [...] On use abondamment des mises à l'envers » (1970 : 185).

Cette forte accentuation de son image transforme cet individu en un être socialement fondé sur le paraître et dont les manifestations sémiologiques sont la séduction et la recherche du confort. Ainsi, ces attitudes paradoxales avec les principes de l'islam sont-elles symptomatiques de la désacralisation des rapports sociaux, de la démolition des institutions et de la « recombinaison occasionnelle, éphémère d'une socialité installée dans le principe du paraître et du tactile » (Baudrillard, 1981 : 26) mais aussi du fonctionnement normal de la « nouvelle famille », du moins, au sens où l'entend Armelle Oger : « [...] après le frisson de la découverte, la joie sereine des premières habitudes, il y a l'habitude tout court, les silences opaques, le sentiment de frustration, l'agressivité envers cet autre qui n'est plus tout à fait le même sans être pourtant tout à fait différent. Ils ne sont pas vraiment malheureux mais plus aussi heureux, le goût du bonheur a tout d'un coup quelque chose d'un peu fade. Il manque ce petit rien d'impalpable qui relève la saveur de la vie : l'envie, le désir... » (Oger, 1993 : 28).

Le « nouveau père » de famille en contexte postmoderne devient, dès lors, une peinture renversée du bon père de famille c'est-à-dire un être policé profondément marqué par « son sens de l'honneur, ses capacités de sacrifice, son courage et sa modestie » (Sabbah, 1989 : 7). Un tel individu ne peut que se prêter, comme chez Lacan, au jeu de la diffraction et de l'émission (dédoublément, multiplicité, rencontre des contraires et autres). Car il génère et gère une contradiction fonctionnelle, avec la particularité de faire émerger des antagonismes tels que le bien et le mal, la grandeur et la déchéance morale, la religion et la politique...

## Conclusion

La notion de famille dans le roman de Mandé Alpha Diarra se pose en définitive dans sa flexibilité par rapport au postmodernisme. Dans *La nièce de l'imam*, l'écrivain livre, parfois avec un réalisme cru, des images picturales du père Bilay. Souvent, ce sont plutôt des formes ridicules de ce personnage, totalement carnavalesques qui investissent le texte. Si cette orientation de la réflexion a débouché sur le constat d'une aporie liée à la formulation même du concept de « sujet postmoderne », l'étude a montré qu'il y a un nouveau visage de « père de famille », qui se reconfigure à partir du principe de la dislocation, mais surtout de nouvelles valeurs dont le dénominateur commun est la crise. Au fond, il s'agit d'un sujet dont la lecture doit prendre en compte les schèmes de l'hyper-sensorialité, du narcissisme et de la matérialité. De cette façon, il n'existe plus de doute à interroger les traits de la famille postmoderne chez Mandé Alpha Diarra.

## Références bibliographiques

### I. Corpus

DIARRA, Mandé Alpha (1994), *La Nièce de l'imam*, Paris, Bamako : Éditions Sepia/Jamana.

### II. Ouvrages et articles consultés

BAKHTINE, Mikhaïl (1970). *L'œuvre de François Rabelais*. Paris : Gallimard.

BAUDRILLARD, Jean (1981). *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée.

BAUMANN, Zygmunt. *Le coût humain de la mondialisation* (2011), Paris : Fayard.

COULIBALY, Adama (2011). D'un sujet...postmoderne dans le roman postcolonial ? Aspects d'un débat. In Adama COULIBALY et al. (dir.), *Le Postmodernisme dans le roman africain. Formes, enjeux et perspectives* (pp. 205-251). Paris : L'Harmattan.

COULIBALY, Adama (2007). *La pratique postmoderne dans l'écriture romanesque de quelques écrivains francophones d'Afrique noire*. Thèse d'Etat. Abidjan : Université d'Abidjan.

DOGBE, Yves-Emmanuel (1979). *La crise de l'éducation*. Lomé : Akpagnon.

HOARAU, Sylvie (2002). *Les familles nombreuses*. ODR.

LAHIRE, Bernard (2004). *La culture des individus*. Paris : La Découverte.

LATCHOUMANN, Michel & MALBERT, Thierry (dir.). (2007). *Familles et parentalité : Rôles et fonctions entre Tradition et Modernité*. Actes du colloque organisé par le Circi et l'Amafar-Epe. Paris : L'Harmattan.

LE POTVIN, Sébastien (2008). Les fils textuels des violences familiales au Mali. *Bulletin de l'APAD*, 27-28, « Violences sociales et exclusions. Le développement social de l'Afrique en question ». <https://apad.revues.org/2953> : consulté le 23/10/2016.

LIPOVETSKY, Gilles (1983). *L'ère du vide : Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris : Gallimard.

LOCOH, Thérèse & MOUVAGHA-SOW, Myriam (2005). « Vers de nouveaux modèles familiaux en Afrique de l'Ouest ? ». Communication présentée au XXV<sup>ème</sup> Congrès international de la population. Tours. [http://demoscope.ru/weekly/knigi/tours\\_2005/papers/iussp2005s-51850.pdf](http://demoscope.ru/weekly/knigi/tours_2005/papers/iussp2005s-51850.pdf) : consulté le 18/10/2016.

OGER, Armelle (1993). *La nouvelle famille*. Paris : Belfond.

PARÉ, Joseph (1997). *Ecriture et discours dans le roman africain francophone post-colonial*. Ouagadougou : Kraal.

SABBAH, Hélène (1989). *Le héros romantique*. Paris : Hatier.